

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 26

Artikel: Le plus vorace des animaux
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211373>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pantet, tant l'étais émochoounna, quié, po bin vo dere, le grulavé dein sé tzaussés. Adan lou petit Bournand lai de por lai bailli dâo coradzou : — Dis vai, Thonnâ, se t'as pouère, catze té derré mē!...

Dein lou teimps dao Pont à la cliotzetta, on voyageu dé Lozena que venia fère dai zaffèrès à Maodon avai fautâ dé rasâ, eintra tsi on frâtaï. Lou voyageu, qu'étaï on bon farceû, atteindai son tor dein la boutequa dao coiffeu peindeint qu'on autrou individu sé fasâi copa les cheveux. Quand ye fût lou tô dau monchu de Lozena dé sé setâ chu la chaûla dévânt lou meriau, ye de dinche au frataï :

— Quié fédé vo dé sâo que vô copâvé ?
— Ye les tsampou dein la Brouyé.
— Malheureux que vos ité, les atzétou mē, et les pâyou bin ; gardâ lē mē, ye vo lē preindrai quand ye repasséri dein dou zans.
Dou zans apri, lou voyageu repassé pè Maodon, va sé fère rasâ tsi lou coiffeu que lou recognâ tot dé suite et l'ai de :
— Adzetâ vo adi les cheveux ?
— Quien cheveux ?
— Vô seidè bin, vo m'ava de, l'ai ya dou zans...

Lou voyageu que commeincivé à sé rappelâ, lai repond :

— Oyi, ye les adzitou adi.
— Ah tant mī, que l'ai répond lou frataï, yien ai trei sâ.
— Allâ piré lē tsertsi.
Et lou frataï ein rameinné trei grô sâ.
— Montrâ mē lē va que l'ei de lou farceu.
Ma quand lou frataï l'eut aôvert lē sâ, lou voyageu lei de :
— Lē bin damadzou que vô les aussi meicliâ, ye fau cheidrè lē nei, lē blionds, lē payernâ, lē biancs et pû quand vo lē z'arâ bin séparâ ye vo lē adzetèri.

Vo zarai faillu veiré la tita dâo frataï ; ye vit bin tot dé suite que lou voyageu l'avai volliû sé fottre dé li ; mâ coumeint l'avai à fère avoué on galé client, ye se réteint.

Lou voyageu payî demi pot et ye restèrent bons amis quand mimou, mâ quand les amis dau coiffeu volliavânt lou couïonna, ye n'avânt qu'a lei parla dei sâ de cheveux.

(Communiqué par MÉRINE.) On Syndique.

Le plus vorace des animaux. — Quel est l'animal le plus vorace ? demandait à table un pince sans rire.

— Le tigre, dit un de ses commensaux.
— Le boa, répondit un autre.
Et d'autres encore : le requin, la baleine, l'aigle, la poule, l'homme !
— Vous n'y êtes pas, le plus vorace des animaux, c'est... la sardine.
— ?...
— Oui, la sardine, parce que ça dîne et ça redîne.
Horrible, n'est-ce pas ?

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

LES ANES D'OUCHY

PAR BENJAMIN DUMUR

V

Oh ! l'aimable, la charmante fille ! pensa ce dernier, tandis que ses grands yeux noirs brillaient de tout leur éclat. Elle a dit « Danke viel mal » sans doute pour indiquer que le parapluie est assez grand pour deux. — Oh ! la charmante jeune fille ! — Du reste, la conversation fut peu variée. De temps à autre seulement Louis s'adressait à l'ânesse :

— Là, là, tout doux, Cocotte ! Allons. — Ce n'est pas que cela fut nécessaire, car la pauvre bête ne songeait guère à quitter son pas pacifique ; mais Louis éprouvait le besoin de rompre le silence. Était-ce pour montrer à Rœseli que si elle

eût su le français, il ne serait pas resté ainsi coi pendant toute la route ? Était-ce pour autre chose ? Je ne sais.

Bientôt on fut à Ouchy. Contre son habitude, M. Marlet avait quitté la pinte à 6 heures et demie ; il voulait être à la maison pour recevoir la fille de la sœur de sa défunte.

— Y est-elle ? cria-t-il de la fenêtre, dès qu'il entendit les pas des arrivants. C'est bien vous, quoi ?

— Oui, c'est nous, répondit le petit Louis ; un peu mouillés, mais en bon état.

Là-dessus, Marlet descendit avec le falot.

— Bonsoir, ma nièce par alliance, dit-il en serrant la main de Rœseli avec plus d'affection qu'on n'aurait pu s'y attendre de sa part. L'allemand et moi nous ne nous connaissons guère, mais c'est égal : le cœur n'est pas dans la langue. Tout en posant ce bel aphorisme, notre oncle entraînait la jeune Bernoise. Louis Bernard la vit disparaître dans la maison.

— Voici la Rouge, dit Marlet, en désignant sa femme assise près du feu de la cuisine. C'est ta tante quasiment, une vieille folle ; si elle gronde, il ne faut pas y prendre garde. Allons, Milady, ajouta-t-il au bout d'un moment, en s'adressant à la servante, tâche de nous faire à souper.

On se mit à table ; Rœseli n'avait rien compris de ce qui se disait, mais l'intérieur de son oncle lui paraissait extraordinaire. M. Marlet devait s'être remarié, son père le lui avait dit ; cette grande sêche à cheveux rouges était sans doute la nouvelle femme ; mais pourquoi son visage était-il si refrogné ? Elle ne lui avait pas encore desserré les dents et ne lui avait pas adressé le plus petit mot de bienvenue. — Peut-être est-ce la mode dans le canton de Vaud, pensa la jeune fille, et ses réflexions se portèrent ailleurs.

M. Marlet considérait sa nièce avec beaucoup d'attention.

C'est tout à fait le portrait de la bienheureuse défunte, remarqua-t-il enfin avec une sorte d'attendrissement. Les mêmes yeux, la même bouche... Il n'en dit pas davantage. Son œil gris venait de rencontrer le regard courroucé de Pauline ; or Marlet, pour ce soir-là du moins, voulait éviter le conflit qui ne manquait pas de s'élever toutes les fois qu'on parlait de la première.

Le lendemain, à 7 heures, le soleil se leva radieux.

Et les quinze bourriques, d'un pas grave, mesuré, tête baissée et l'échine creuse, gravissaient la montée d'Ouchy.

A dix pas en arrière, le petit Louis, l'air tout pensif, semblait avancer machinalement sur le trottoir. Mais bientôt, sans le remarquer, il dépassa ses bêtes. La Grise, de l'autre côté de la route, avait bravement allongé le cou vers un chardon, depuis huit jours l'objet de ses plus vives convoitises. Ce mauvais exemple, resté impuni, avait démoralisé toute la troupe. Jacqueau lui-même, le vieux pelé, d'habitude si plein de résignation, se frottait contre la haie. Ouf ! quel délice de pouvoir enfin chasser ce vilain taon, ce vampire inexorable ! — Goulu aussi s'était arrêté. Un peu obèse, il commençait à avoir le souffle court, et puis il y avait là, arrosée par l'eau de la coulisse, une touffe d'herbe d'un vert si appétissant ! certes, le fruit ne pouvait être défendu ; personne ne serait assez fou pour le prétendre ;... oui, la conscience de Goulu était tranquille. Et cependant son gros œil se tournait bien souvent vers le maître. Goulu savait que le temps était précieux... décidément, il se sentait chatouillé par certaines petites inquiétudes fort désagréables. — Mais le maître semblait avoir oublié son fôuet et ses ânes. Les pensées de Louis Bernard étaient ailleurs.

Revenons à Rœseli. Son nom lui allait à merveille. C'était bien une petite rose des champs, point embellie par la culture, mais charmante dans sa simplicité : une délicieuse Mœdéli comme vous en avez vu sans doute. Elle avait une amoureuse fossette au menton et des tresses blondes, arrangées en couronne au-dessus de la tête. Si vous ajoutez à cela des joues roses, bien fraîches, et un petit nez légèrement en l'air, vous aurez son portrait. Mentionnons en outre ce costume agaçant que savent si bien porter les jeunes Bernoises. Il rendrait presque jolies les plus laides : taille gris-cendre avec plastron de toile blanche, artistement plissé sur la poitrine ; jupe bleue, ornée par le bas d'un large velours noir.

Le père de Rœseli était donc de Berne, un peu ourson, mais bon homme. Dans sa jeunesse il avait été, pendant deux ans, jardinier chez un riche propriétaire de Lausanne. Ce fut là qu'il fit connaissance de la belle-sœur de Marlet, qui était cuisinière dans la maison. Elle lui plut, et il l'épousa pour rentrer bientôt après dans son canton, où son père venait de lui laisser un petit bien en héritage. Au bout d'un an, la nouvelle mariée mourut en mettant au monde une fille ; on la nomma Rœseli. Lorsqu'elle eut quinze ans et demi, son père décida qu'elle devait apprendre le français. Quoi de plus naturel que de l'envoyer chez l'oncle Marlet d'Ouchy ! Ainsi fut fait, et Rœseli, emballée dans la diligence, arriva dans le gentil canton de Vaud, comme nous l'avons vu. Hélas ! la pauvre y fut bien malheureuse, ne comprenant pas ce qu'on lui disait, et ne pouvant se faire comprendre que fort difficilement. Oh ! comme elle avait le *Heimweh* ! Et pourtant M. Marlet continuait à se montrer aussi prévenant que le comportait son caractère, toujours en égard au souvenir de la défunte. Mais les amitiés de cet oncle faisaient peur à Rœseli. Ces gros rires, ces éclats de voix, cette brusque franchise, ces plaisanteries grossières remplissaient son cœur de tristesse. D'ailleurs M. Marlet était souvent pris de vin, et, le soir, quand il rentrait à la maison après avoir quitté la pinte, il ne fallait jamais lui parler.

Quant à Pauline, la grande Rouge, elle avait voué à la jeune Bernoise une inimitié implacable. Ce n'est pas qu'elle fût jalouse de l'affection de son mari, qu'en eût-elle fait ? Son unique crainte était de voir par la suite, maison, carrières, brigantin, ânes et capitaux lui passer sous le nez. En effet, Marlet se faisait vieux, et de jour en jour il s'attachait davantage à sa nièce par alliance. — Pour éviter la catastrophe, le plus sûr moyen était d'éloigner Rœseli. Dans ce but, il suffisait de lui rendre la vie amère et le séjour d'Ouchy insupportable ; or, quoi de plus facile à une méchante femme ! — Milady fut renvoyée de la maison. On n'avait pas besoin d'une servante qui ne savait que paresser. M. Marlet lui-même dut en convenir. — Les premiers jours après son départ, Pauline fit semblant de la remplacer ; mais bientôt Rœseli, sans savoir comment, se trouva chargée de tout l'ouvrage. Elle dut faire la cuisine, soulever les grosses marmites, laver la vaisselle, porter l'eau, tenir propre la montée, sarcler le jardin, balayer la cour, cirer les souliers, et même porter la nourriture aux deux porcs savoyards. Encore, si on l'avait remerciée pour tout cela, mais non, rien ne se trouvait bien fait. Si un objet était perdu, cassé, détérioré, vite Pauline en accusait Rœseli. Pour parvenir à son but, la détestable femme mettait tout en œuvre. Elle n'épargnait ni les paroles injurieuses ni les procédés désagréables. La jeune Bernoise était en butte à mille et une et une tracasseries qui, prises séparément, ne semblaient pas bien pénibles à supporter, mais qui suffisaient par leur ensemble et leur continuité pour empoisonner son existence. Cependant la malheureuse victime n'écrivait rien chez elle. De quoi se serait-elle plainte ? Son père l'avait placée dans le *Welschland* pour apprendre le français tout d'abord, mais aussi pour se perfectionner dans les soins du ménage. On la faisait travailler, c'était ce qu'il voulait.

Mais tout le monde n'a pas les cheveux rouges dans le canton de Vaud. Il y eut un jeune homme qui bientôt se leva régulièrement une heure plus vite que par le passé, et qui, à côté de son propre ouvrage, trouva toujours moyen d'aller chercher de l'eau à la fontaine, de soigner les cochons savoyards, de fossoyer le jardin, de balayer partout. — Pauline enrageait, mais Rœseli était bien reconnaissante. Peu à peu, elle retrouva sa gaieté de jeune fille. Alors seulement elle s'aperçut que le lac était bleu, que le ciel était limpide et que les petits oiseaux voletaient dans la campagne, gazouillant comme dans le canton de Berne. Au bout de quelques mois, elle écorchait fort agréablement le français. Il fallait la voir badiner avec Louis Bernard ! Un samedi que celui-ci était occupé près de l'écurie à tout mettre en ordre pour le lendemain, elle arriva, par derrière, à pas de loup, et, vlan !... Voilà notre héros la tête et la moitié du corps dans un grand sac vide ! Quels joyeux rires ! (A suivre).

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.